avait été convenu, devaient arriver seulement le 10 ou le 15 juillet; au fort, il n'y avait pas de provisions; à la mission, le R. P. Vègreville n'en avait que fort peu et les employés de la Compagnie de la baie d'Hudson qui avaient accompagné Monseigneur, trouvant leur charge prête, voulaient repartir aussitôt. A force d'instances ils attendirent jusqu'au 21 juillet, mais ce jour-là, pressés par la famine, ils durent partir.

"J'assistai alors, écrit Mgr Faraud, à une scène vraiment tragique: je ne pouvais plus retenir les serviteurs de la Compagnie, leur devoir les appelait ailleurs. Nos sauvages pleuraient, se lamentaient, se croyant à tout jamais perdus. Ils demandèrent au guide de les laisser partir avec lui. Celui-ci leur répondit sérieusement que s'ils me quittaient, ils les jetteraient à l'eau. Il fallut bien se résoudre."

Les sauvages demeurés seuls avec Monseigneur firent contre mauvaise fortune bon cœur, et exprimèrent leur résolution d'attendre autant qu'il le faudrait et de ne pas abandonner leur Père. Le 25 juillet les hommes, qui avaient été envoyés quinze jours auparavant à la recherche des Sœurs, revinrent à la mission excessivement fatigués, mais n'apportant aucune nouvelle. Le 27, à la nuit tombante, un Cri tout couvert de plumes, bariolé de différentes couleurs, arriva à bride abattue, sous une pluie battante. Il était porteur d'une lettre du R. P. Lacombe annonçant qu'il arrivait avec les Sœurs au Fort Pitt et que le 29 il serait au lac La Biche. Ce fut une grande joie pour tous, mais la date fixée était trop rapprochée; les religieuses du lac La Biche, établies depuis cinq ans en cet endroit, se mirent en route pour aller au-devant de leurs Sœurs; mal leur en prit, car après une journée de course inutile elles durent coucher à la belle étoile, et revinrent le lendemain brisées de fatigue, sans avoir rien vu.

Enfin, le 31, Monseigneur pensa que les voyageuses ne devaient pas être loin; il monta à cheval, ainsi que le R. P. Vègreville, et alla à leur rencontre. Voici en quels termes le journal de voyage des bonnes Sœurs, que le R. P. Duchaussois a inséré dans son livre en hommage *jubilaire* aux vaillantes missionnaires des cinquante ans passés, raconte l'incident et les inquiétudes réciproques:

"C'était déjà le 30 juillet, et d'après les conventions nous aurions dû arriver au lac La Biche, pour le 15, au plus tard. Nous savions déjà, par des nouvelles reçues au Fort Pitt, que Mgr Faraud nous attendait depuis le 25 juin. Jugez de notre anxiété et de notre inquiétude. Nous pouvions avoir fait un voyage inutile, car il était permis de supposer que, les berges de la Compagnie étant déjà parties, Monseigneur se serait trouvé dans la triste nécessité de les suivre. Pourtant nous espérions arriver au lac La Biche le lendemain; c'est pourquoi nous nous levions à une heure du matin, et, à trois